Le chanoine Ernest Prudent, poète et mélomane nicaisien

Sainte Cécile à Saint-Joseph, ou la rédemption par l'Art

par Quentin Collette

1914-15 : conférences littéraires au Pensionnat Sainte-Marie

Colette Yver
(auteur inconnu)

Lors de la réunion de l'Association des anciennes élèves du Pensionnat Sainte-Marie, qui se tint 2 rue de Joyeuse le 25 mars 1915, la directrice Berthe Morue invita son amie, l'autrice rouennaise **Colette Yver**, à donner une conférence reproduite, quelques mois plus tard, dans le *Bulletin* de l'association (n° 1, 1913-1915, p. 23-40[1]). Le thème de son intervention reprend une idée développée dans plusieurs de ses ouvrages, son dernier *Les Sables mouvants* de 1913, mais aussi *Le Mystère des Béatitudes*, *« œuvre personnelle »* alors en cours de publication. Cette fervente catholique, proche de la tendance libérale de Lacordaire, dénonce la place centrale prise par la finance dans la société moderne, en partant d'une citation de *Là-bas* de J.-K. Huysmans, *« ce livre terrible, datant de l'époque où ce grand romancier, pas encore converti, ne croyant pas alors tout à fait à Dieu, commençait à croire au diable, livre [qu'elle] ne conseillerai[t] pas de lire avant d'avoir des cheveux blancs »*.

Reconnaissant la nécessité pratique de l'argent, en tant que moyen d'échange, elle constate qu'il est devenu une *« divinité artificielle »*, dans une époque où, à la société de classes de l'Ancien Régime, a succédé la distinction par l'argent, suscitant avarice et égoïsme, corrompant l'âme du pauvre, faisant la fortune des aigrefins (vers lesquels il se *« dirige »*). Comme le montre Georges Deherme[2], son pire avatar, le Capital lui fait étendre ses méfaits à *« l'humanité tout entière »*. Elle en appelle ainsi aux *« lumières spéciales »* du christianisme pour distinguer le bien du mal, et à saint François d'Assise.

L'année suivante, à la réunion du 23 mars 1916, en remplacement de Jan Ramaekers, député de la ville flamande d'Hesselt[3] (dont l'objet était de *« parler de la vaillante Belgique »*[4]), c'est le chanoine Ernest Prudent, en voisin, qui vient donner une conférence. Le sujet porte sur la vie et l'œuvre de Julie Lavergne, une autrice qui, bien que parisienne, a beaucoup écrit sur la Normandie (notamment des contes et nouvelles : *La Flèche de Caudebec, chronique normande*, 1883, *Chroniques normandes*, 1905). Elle partage également avec Colette Yver sa ferveur religieuse et sa proximité spirituelle avec Louis Veuillot et Henri Lacordaire[5].

Ernest Prudent la décrit respectueuse des valeurs chrétiennes et de l'autorité. Pour caractériser son art, il cite l'essayiste et moraliste Joseph Joubert (qu'il appréciait beaucoup), selon qui pour *« être un écrivain digne de ce nom »*, il faut *« trois choses* […] *: le talent, l'art et l'idée »*, que Colette Yver possédait au plus haut degré, car elle était, selon lui, dotée d'un *« esprit solide »* et d'une *« large culture »* dispensés par son père, qui *« lui enseigna tout, même l'art de demeurer humble en se cultivant »*.

Pendant la guerre franco-prussienne de 1870, elle témoigna d'un fort patriotisme, *« grande française »*, ferme dans ses principes et insensible aux troubles de la Commune : déclarant, par exemple, à l'arrivée des Versaillais dans Paris, tandis que les derniers insurgés fuyaient et que ses voisins s'effrayaient des destructions et du chaos : *« "Je reste* […]*", et elle entonne l'*Ave maris stella. » Ses filles accueillirent les troupes avec des roses, et elle se félicita de l'attitude de sa famille, *« de vrais chrétiens, de vrais Français : alléluia ! »*, d'autant que ses fils, qui appartenaient aux troupes dépêchées par Thiers, remplacèrent *« au sommet de la barricade le drapeau rouge par le drapeau tricolore »*.

Monseigneur **Ernest Prudent** résidait alors 12 rue de la Cage, dans le quartier Saint-Nicaise, et exerçait la fonction d'aumônier de la **communauté de Saint-Joseph**. Mais une trentaine d'années plus tôt, il avait eu l'occasion de faire la connaissance de la famille de Colette Yver (née Antoinette de Bergevin, à Segré dans le Maine-et-Loire, le 28 juillet 1874), dont les parents s'établirent à Rouen peu après sa naissance.

Chapelle du monastère Saint-Joseph, construite du temps du chanoine Prudent

C'est ce que Ernest Prudent raconte dans la brochure éditée par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, qu'il présidait alors, à la séance solennelle du 20 décembre 1917, dans sa réponse au discours de réception de Colette Yver (en qualité de résidente)[6]. Il évoque en effet son *« souvenir d'une toute jeune enfant, rencontrée chaque jour au voisinage le plus proche »* :

> *« Dans ce quartier de Saint-Nicaise évoqué par vous tout à l'heure, en un vieil hôtel où je ne sais quelle tradition veut que le P. de Ravignan ait séjourné, sa famille habitait à un étage, moi à l'autre.* […] *Dans l'escalier commun les jeunes gens saluaient l'abbé au passage, les jeunes filles lui tiraient leur révérence. On m'eût prophétisé alors que sortirait de là un peintre de valeur : je n'en aurais pas été autrement surpris, car il m'eût paru que c'était un développement naturel d'intelligence dans un milieu où elle abondait. Mais que je coudoyasse dans cette fillette à l'œil franc, à la parole rare, un futur écrivain de grand renom, et que – l'aînée suivant la cadette, cela se voit – Hélène Avril dût ensuite*

prendre aussi son brin de plume comme Colette Yver : cela, si on me l'eût dit, m'eût semblé un prodige. »[7]

Après consultation de l'annuaire de l'*Almanach de Rouen et des départements de Seine-Inférieure et de l'Eure*, entre 1875 et 1905, il n'est pas évident de faire correspondre les adresses d'Ernest Prudent et de la famille de Bergevin avec le témoignage du chanoine :

- avant 1880, ils sont absents de l'annuaire ; en 1880, l'abbé Prudent, alors vicaire de Saint-Godard, réside au 19 rue Boutard (actuelle rue Jacques-Villon), et *« Bergerin, 27 rue Poisson, receveur d'enregistrement, acte d'huissier »*. Si l'on suppose qu'il s'agit là d'une erreur de transcription (courante dans l'annuaire), la jeune Antoinette de Bergevin serait arrivée à Rouen vers l'âge de 6 ans ;

- en 1882 : l'abbé Prudent disparaît de la liste, avant de réapparaître en 1888, avec l'orthographe *« Prudans »*, au 29 rue Poisson[8] ;

- en 1889 : on note que *« (de) Bergevin, ancien receveur d'enregistrement »*, est désormais domicilié au 116 rue de la République, de même qu'en 1890, date à laquelle l'erreur d'orthographe sur le nom de l'abbé est corrigée ;

- en 1894 : à la suite du décès de son mari, *« mad. de Bergevin, rentière »*, déménage 56 rue Beauvoisine, avant d'arriver en 1902 au 6 impasse Prunier (perpendiculaire à la route de Darnétal, face à la clinique Saint-Hilaire) ; elle n'est plus mentionnée à partir de 1904, date à laquelle *« l'abbé Prudans »* est mentionné 29 rue Poisson.

Il semblerait donc qu'ils aient été voisins en 1888-1889, aux 27 et 29 rue Poisson.

Le 27 rue des Requis, anciennement rue Poisson

Ernest Prudent, né à Fayl-Billot (Haute-Marne) le 21 décembre 1852, fils de Didier Prudent et d'Anne Cocagne[9], est décédé à Rouen, à son domicile du 12 rue de la Cage, le 19 novembre 1932, d'une *« fin brutale » « après seulement une journée de maladie »*, d'après la notice nécrologique du *Journal de Rouen*[10].

À sa mort, il était prélat du pape, vicaire général, membre du chapitre métropolitain, directeur du *Bulletin religieux de l'archidiocèse de Rouen* (qu'il avait fondé en 1901, après avoir dirigé pendant dix ans *La Semaine religieuse*, *« l'une des plus remarquables revues diocésaines de France »*, d'après R. Eude[11]), directeur diocésain de l'Œuvre des catéchismes et aumônier de la communauté de Saint-Joseph. Il a également été président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen (1917, entrée en 1911).

En 1921, Mgr Dubois le nomma vicaire général honoraire, avant de lui obtenir la prélature du pape Benoît XV. Proche de l'archevêque Mgr Fuzet (il était admis dans ses *« conseils familiers, à une période particulièrement difficile »*), il avait un goût particulier pour la littérature et pour les arts, le théâtre et la musique ; il était l'auteur de nombreux articles, de recueils de poésies et d'un livret d'oratorio, en 1898, en l'honneur de sainte Cécile, généralement publiés de façon confidentielle.

Dans sa « réponse » à Colette Yver, Ernest Prudent souligne d'abord qu'elle était seulement la deuxième femme reçue à l'Académie, puis rend hommage à toutes ces femmes qui, pendant le premier conflit mondial, ont pris leur place dans la société (notamment en remplaçant les hommes partis au front, dans l'industrie et les usines d'armement), amenée à porter sur elles un regard nouveau. Il constate ensuite que la perception du genre romanesque, en particulier par l'élite intellectuelle, a été révolutionnée, car si *« aucun instrument d'influence ne peut servir le bien et le mal plus que celui-ci »*, les romans ont désormais l'ambition d'*« enseigner »* ; *« distraire, émouvoir, ne sont plus pour eux que les moyens d'y parvenir »*.

> *« Vos livres sont des livres de pensée. Ils provoquent à réfléchir. Ils entraînent sans doute par des affabulations mouvementées, ils captivent la curiosité et ils émeuvent, mais en instruisant. Un* sursum corda [i.e. : « Haut les cœurs », expression latine utilisée dans la messe catholique] *sort de chacun d'eux. »*

Mais il consacre l'essentiel de l'article au premier roman de l'autrice, *Les Cervelines*[12], qui d'emblée a fait sa notoriété, au point qu'*« à Rouen* […] *ce fut un éblouissement et un ébahissement »*. Ces espèces de *Précieuses ridicules* des temps modernes s'en prend, dans une violente diatribe, aux garçonnes, intellectuelles et autres bas-bleus du début du XXe siècle.

Dans la lecture qu'il fait du roman, Mgr Prudent reproduit plusieurs passages dialogués, pour exposer un *« danger social »* représenté par lesdites *« cervelines »*, qui *« pullulent »*, avec la menace de voir la *« race s'atrophier »*, faute de mariages. *« Cervelines »*, c'est en fait un mot forgé par l'autrice, de façon transparente, pour caricaturer ces jeunes femmes qui auraient *« laissé leur vie refluer au cerveau »*, pires encore que les *« coquettes »*, *« aventurières »*, *« dévergondées »* (*« au moins, c'étaient des femmes »*) :

> *« Celles-là sont des cervelles ; de belles petites cervelles, qui portent de jolies robes, des attraits, de la grâce, et qui ont gardé de la femme, et de la meilleure, tout* […] *sauf le cœur ; et le cœur souvent même, sauf l'amour. »*

Par *« la meilleure »*, il entend évidemment la femme dans un rôle traditionnel de soutien à la gent masculine, tout juste autorisée à porter dans ses œuvres, quand elle s'occupe d'art, des valeurs chrétiennes. Idées conservatrices, rétrogrades, à l'opposé de l'attitude et des aspirations de ces *« cervelines »* dont Mgr Prudent fait mine de donner des exemples, non sans laisser un doute pour qui n'a pas lu l'œuvre, quant à leur statut :

> *« Exquises tout de même quelques-unes. Telles Eugénie Lebrun, la journaliste, Jeanne Boeck, la doctoresse, et surtout Marcelline de Rhonans, la conférencière à succès de notre hôtel des Sociétés savantes. »*

Alors qu'il s'agit de deux des protagonistes, purement fictives, du roman.

Mais il aurait pu parler, pour rester en Normandie, de Lucie Delarue-Mardrus ou de Georgette Leblanc, remarquables par leur liberté et leur exigence morale et intellectuelle.

1888 : concerts à la Sainte-Cécile de Thomas « le Magnifique »

Malgré sa sévérité et son ironie, Ernest Prudent n'en trahit pas moins une réelle fascination pour ces *« exquises »*, car ces *Femmes savantes* étaient tout autant artistes, par leur liberté et leur créativité intellectuelles.

Or, il nourrissait une véritable passion pour l'Art, en particulier la musique et la littérature, qui lui fit déployer une grande activité, appuyée par sa fortune personnelle : librettiste et poète lui-même, d'inspiration généralement religieuse (mais quelquefois d'un esthétisme et d'un « mal du siècle » étonnants), lui et le père Bourgeois (1870-1936), *« favorisèrent régulièrement la maîtrise »* Saint-Évode, sous la direction de son ami **le chanoine Bourdon**[13].

Ce qui fait mesurer la nostalgie dont Ernest Prudent témoigne, dans la préface de son oratorio *O Musicienne céleste* (où il raconte la genèse de l'œuvre), datée du 22 novembre 1930[14], quand il évoque le souvenir du grand concert annuel de la Sainte-Cécile, organisé dans la cathédrale, pendant l'épiscopat de Monseigneur Thomas.

Camille Saint-Saëns vers 1895 (portrait de Nadar)

Mgr Thomas (Léon-Benoît-Charles Thomas, 1826-1894) fut archevêque de Rouen de 1884 à sa mort, *« par d'aucuns surnommé "Thomas le Magnifique" pour la splendeur de ses fêtes »*, animé d'une *« âme d'artiste et de lettré »*[15]. D'après ce qu'en dit le père Prudent dans sa préface, voici comment son œuvre naquit :

En 1885, Charles Gounod dirigea sa pièce *Rédemption*, qui devait être redonnée en 1888 sous sa conduite (en 1887, il avait aussi dirigé *Mors et Vita*), mais en raison d'un empêchement, la direction fut proposée à **Camille Saint-Saëns** (déjà venu pour le *Déluge*), qui accepta.

Le soir de la représentation, en présence de Mgr Thomas, Ernest Prudent rencontra le compositeur à l'archevêché ; alors qu'ils réfléchissaient au programme de l'année suivante, Prudent suggéra une pièce dédiée à sainte Cécile, et, personne n'en connaissant, l'archevêque commanda la musique de l'oratorio à Saint-Saëns, sur un livret du chanoine.

Le lendemain, Ernest Prudent reçut le compositeur à son domicile (12 rue de la Cage), pour en parler ; une fois le livret rédigé, il l'expédia au domicile parisien du compositeur, qui l'agréa ; mais à la suite du décès de sa mère (1888), Camille Saint-Saëns tomba dans une profonde dépression et s'isola complètement, n'apparaissant plus en public malgré la création de son opéra *Henri VIII*. Il voyageait alors à Madère.

De retour en France, avec le succès public et l'évolution des goûts, la renommée l'accapara ; Ernest Prudent n'osa pas lui rappeler sa promesse, d'autant plus que la manifestation de la Sainte-Cécile avait été supprimée.

Il avait cependant extrait le prologue de son livret, l'*Hymne aux Vierges*, pour le confier aux soins d'un de ses amis mélomanes, le chanoine Bourdon[16]. Celui-ci composa une pièce pour voix d'enfants, exécutée au moins à trois reprises : d'abord dans la chapelle de la communauté de Saint-Joseph, rue Poisson ; lors de la distribution des prix aux élèves de la Maîtrise Saint-Évode, dans la salle des États de l'archevêché ; enfin, le 23 décembre 1926, dans le monastère de Saint-Joseph, à l'occasion de la grand'messe célébrant les Noces d'or sacerdotales d'Ernest Prudent[17]. L'exécution des œuvres au programme (dont on peut citer les *Kyrie* et *Gloria* de la *Messe de Sainte-Cécile* de Gounod, et des

extraits de messes de Franck et de Vittoria), devait être assurée, pour les chœurs, par la Maîtrise Saint-Évode ; concernant les solistes, il s'agissait de *« Mme de Bergevin, M. et Mme Lucien Verroust, M. Levasseur »*. *« Mme de Bergevin »*, cela peut être aussi bien Colette Yver que sa sœur cadette Marguerite (1869-1961), professeure de français dans l'enseignement libre et autrice de contes pour enfants, sous pseudonyme (Hélène Avril), dans le *Journal de Rouen*[18].

Il est malheureusement fort probable que la composition de l'abbé Bourdon ait disparu. C'est ce que semble confirmer la notice biographique de Christian Goubault, dans *Paris-Normandie* du 14 juillet 1976 (p. 2) : Adolphe Bourdon, maître de chapelle de la cathédrale (1881-1911), écrivit une quarantaine d'œuvres *« appropriées au vaste vaisseau et dont l'éclat particulier convenait aux grandes fêtes qui s'y déroulèrent »*. Il était aussi l'auteur de dix-neuf grands motets et d'une *Messe solennelle à Jeanne d'Arc*, son chef d'œuvre, composés pour la Maîtrise Saint-Évode, édités par ses amis et admirateurs à Rouen, chez Haumesser, en 1923. Selon lui, cependant, *« d'autres partitions sont restées manuscrites »*, à l'exception du *Cantique à la Vierge* et de la *Cantate Jeanne d'Arc et nous.*

L'abbé Bourdon était un autodidacte complet en art et composition musicale, pour lesquels il avait pris conseil auprès de Dom Pothier, prieur de Saint-Wandrille ; il fut aussi l'un des premiers à rétablir le chant grégorien dans les églises. Selon Henri Beaucamp, qui lui vouait une grande admiration, *« on ne trouvera peut-être pas dans l'histoire de la musique religieuse française un prêtre musicien ayant produit une plus riche floraison d'œuvres d'une telle valeur »* (article du *Journal de Rouen*, 20 décembre 1931). Selon lui, il subissait l'influence *« parfois excessive »* de Gounod, tendant également vers Saint-Saëns, par affinité.

Ces éléments font en tout cas regretter la probable perte de son *Hymne aux Vierges*, quoiqu'elle soit une pièce mineure de son répertoire.

Par la suite, le compositeur rouennais Raoul de Montalent[19], avec le consentement de Mgr Prudent, reprit le livret pour composer ***Sainte Cécile, drame sacré en trois parties***, publié à Rouen en 1898 (imprimerie Notre-Dame du Bon Conseil[20]). L'œuvre fut créée à la cathédrale de Bordeaux, lors d'une cérémonie présidée par le cardinal Lécot[21] (avec cinq cents exécutants), et reprise dans l'église du Tréport, sous le pastorat de l'abbé Lesergeant[22].

Il faut aussi noter que le quartier Saint-Nicaise a partie liée avec sainte Cécile à d'autres titres, sans qu'aucun lien, *a priori*, n'existe avec la résidence et les activités du père Prudent, dans ce faubourg oriental de Rouen.

Sainte Cécile (Nicolas Colombel, après 1694, musée des Beaux-Arts de Rouen, détail)

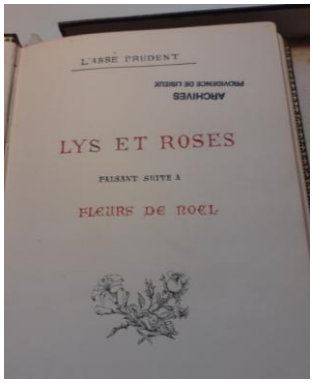
Ainsi, lors de la bénédiction de l'église Saint-Nicaise, le 13 octobre 1940, après sa reconstruction sous l'impulsion du curé-bâtisseur Raoul Descrout, une statue moderne de sainte Cécile (avec six autres) a été placée au pied du calvaire. Cette statue, due à Albert Guilloux, a ensuite été placée sur le gâble du portail, à droite de la Vierge. De plus, l'une des trois cloches (bénies par l'archevêque dans l'église des Bénédictines le 20 février 1938) – celle qui sonne le *mi* – a été consacrée au nom de Cécile-Renée-Madeleine, en l'honneur de ses *« parrains et marraines* […] *la Maîtrise Sainte-Cécile, représentée par M. René Campion et Mlle Madeleine Lecœur »*[23]. À cette occasion, la Maîtrise Sainte-Cécile, menée par le curé Descrout, *« l'une des mieux dirigées de Rouen »*, exécuta le *« somptueux » Magnificat* de Paul Paray.

*

Avec l'oratorio à sainte Cécile, Mgr Prudent signe son œuvre majeure à deux points de vue, qui se recoupent : en effet, aux côtés de sainte Agnès, il s'agit de sa figure préférée dans la martyrologie chrétienne, mais aussi dans l'iconographie occidentale au sens large[24]. C'est également une manière privilégiée de contribuer au répertoire de la musique religieuse du XIXe siècle (dans un contexte rouennais florissant, avec, pour les plus connus, les compositeurs François-Adrien Boieldieu et Charles Lenepveu), par le biais de la patronne de la musique et des musiciens. Grand amateur d'arts, Mgr Prudent était avant tout un mélomane passionné, et un littérateur de talent (il publia, de façon confidentielle, plusieurs recueils de poésies et fut le brillant rédacteur en chef de *La Semaine religieuse* et du *Bulletin religieux de l'archidiocèse de Rouen*). Sa réponse au discours de réception à l'Académie de Rouen de Colette Yver, bien qu'elle fasse l'éloge d'un livre (*Les Cervelines*) qui, aujourd'hui, serait quasiment illisible, montre une écriture brillante, un ton spirituel et enlevé[25].

Sa poésie, de forme classique, d'inspiration essentiellement religieuse, tout aussi maîtrisée, agréable quoique sans génie, dans une seule occurrence, porte le rare témoignage autobiographique, de la part d'un prêtre, de sa jeunesse tourmentée par la mort, dépourvue d'Espérance (une des vertus théologales), dominée par le vertige du néant et un « mal du siècle » baudelairien.

La première partie du dernier poème de *Fleurs de Noël*, intitulé « Novissima »[26] (en latin, « la dernière »), fait retour sur ces années de spleen, trouvant leur solution, dans un final de moindre longueur, par un retour à la figure du Christ. Mais la transition abrupte (typographiquement marquée par une ligne) ne fait pas voir de cheminement intellectuel ou spirituel logique, sinon une révolte intérieure, d'instinct. La fascination de l'auteur pour des saintes et vierges semble donc relever autant de la foi chrétienne que du culte pour une perfection formelle digne de « l'Art pour l'Art » de Théophile Gautier, et du Parnasse (contemporain), par référence à une esthétique classique, intangible, « éternelle », y compris dans ses formes les plus médiocres (il fait aussi l'éloge d'artistes « pompiers » comme William Bouguereau ou Paul Delaroche) – mais également d'un culte pour l'enfance, dans ses attributs issus de la tradition chrétienne, éventuellement mêlée de rousseauisme : l'innocence, la bienveillance spontanée et la pureté de mœurs, sans calcul, relèveraient chez quelques-uns de la sainteté.



Lys et roses, recueil poétique d'Ernest Prudent copié et orné à la main, probablement par une sœur de Saint-Joseph (Rouen, archives diocésaines)

Il s'est ainsi beaucoup intéressé au personnage de « Pipo Buono », le surnom de saint Philippe Néri enfant, qui était le patron en second de la communauté Saint-Joseph de la rue Poisson, dont il fut l'aumônier pendant quarante ans[27]. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant : saint Philippe Néri (1515-1595), Florentin initié à la religion par les Dominicains de Saint-Marc, s'établit à Rome après 1533, se sentant appelé à y vivre et mourir ; ordonné prêtre en 1551, il devint un *« apôtre de la confession et de la communion fréquentes »*, accueillant dans sa chambre des jeunes gens qu'il entendait préserver de la paresse et des tentations, par la prière et l'échange autour de commentaires des Évangiles, « *tout en chantant et riant* ». Ce lieu, surnommé *« foyer de la gaieté chrétienne »*, étant trop exigu, il ouvrit une

chambre plus grande appelée l'Oratoire (de l'ancien français *oratur*, du XIIe siècle, après la fondation de la branche française de l'ordre par Pierre de Bérulle), qui signifie « le lieu de la prière ». Déclinant une mission en Orient, il devint l'apôtre de Rome et fut nommé supérieur de la congrégation de l'Oratoire, installée dans une église donnée par le pape Grégoire XIII en 1575[28].

Saint Philippe Néri est donc à l'origine du genre musical de l'oratorio, *« pièce de musique religieuse, ainsi appelée parce que le premier morceau de ce genre fut exécuté dans l'église de la congrégation de l'Oratoire à Rome, par l'ordre de Saint Philippe de Néri* […] *sorte de drame religieux exécuté à grand orchestre et pour un grand nombre de chanteurs »*[29].

Mgr Prudent prononça deux panégyriques en l'honneur du saint patron, au monastère de Saint-Joseph, en 1892 et 1931[30] (voir également sa préface à la « saynette en trois tableaux, en vers », *Pipo Buono (Saint Philippe de Néri enfant)*, écrite par Édouard Montier[31].

Il invoque à plusieurs reprises les noms de sainte Agnès et de sainte Cécile (uniquement concurrencées, en termes de fréquence, par la Vierge Marie), toujours sous les traits d'une enfance idéalisée, dans ses poèmes notamment, comme par exemple la pièce IX de la section « Varia » des *Fleurs de Noël* :

« Candeur et pureté, abandon et décence,
Franchise sans orgueil, courage avec douceur,
Naïveté d'esprit, simplicité de cœur,
Tout cela quelquefois dans une âme limpide
S'incarnait, et jamais l'esprit le plus avide
D'idéal et d'amour ne vit tant de beauté
Se joindre à tant de charme et de sérénité.
Deux de ces lis surtout embaumèrent le monde,
Cécile, et puis Agnès. Quand fuit la nuit profonde,
Avez-vous vu briller sur les monts blanchissants
La neige ? Telles sont ces deux âmes d'enfants.
Cécile ! Agnès ! Oh ! oui, visions sans égales !
Anges de Dieu voilés de robes virginales ! »

Une partie de l'explication est donnée par le dernier poème du recueil, « Novissima », qui revient en quelques vers sur une enfance chahutée (en l'effleurant à peine, mais de façon très claire), justifiant sa valorisation d'une forme de sainteté enfantine :

« Tout jeune encor je fus la victime naïve
D'espiègles sans pitié. Petits maux dont on rit,
Mais en eux quelquefois tant l'empreinte en est vive,
Pour tout un avenir la gaîté s'engloutit. »

C'est comme si, face à une angoisse insupportable, sans issue, née de ce traumatisme d'enfance refoulé, il avait trouvé refuge dans un univers serein, rassurant, immatériel : « pur ». Un monde intérieur à la fois superficiel et pénétré d'amour puissant, qui rappelle l'art de l'icône, où le divin et sa représentation picturale se confondent, où la lumière des ors peints transfigure l'image. « *Là tout n'est qu'ordre et beauté,* / *Luxe, calme et volupté »*, serait-on tenté de dire, citant Baudelaire.

Ci-dessous, les deux dernières strophes de la 1ère partie de « Novissima », et les deux premières de la seconde partie :

« Et par degrés en moi la tempête acharnée
Monte ! Au môle écroulé plus qu'un vieux pan de mur ;
Le froid linceul frémit dans la tombe étonnée ;
Et le faucheur tressaille en froissant l'épi mûr.

Plus rien ! Pensée, effort, action, tout me coûte ;
Dans son cruel étau le marasme m'étreint ;
Ma sève sous l'écorce est à l'extrême goutte ;
Et voici les derniers soubresauts de l'instinct…

—

Mais tout à coup l'angoisse en des flots d'épouvante,
Abaissant mon orgueil, précipite mes sens ;
Et, dans l'assaut final, pâmée, agonisante,
La nature se perd en regrets impuissants :

Allons, tais-toi, jeunesse ! Et vous, rêves, silence !
Ma vie était au Christ ; il la reprend : c'est bien !
Qu'avait besoin de moi la sainte Providence ?
Meurs, instrument fini qui ne sert plus à rien. »

Comment ne pas déceler dans cet extrait des accents baudelairiens, comme dans ce « Spleen » (*Les Fleurs du Mal*, LXXVI) par exemple :

« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune. »

Si le poète Prudent prétend renoncer à la vie matérielle, au monde concret, pour la foi dans le Christ, en fait, il réussit à les marier, par le biais d'une passion qui anima toute sa vie : l'Art.

Annexes

I) Marguerite de Bergevin, nom de plume : « Hélène Avril »

État civil complet :

Marguerite Marie Joséphine Antoinette de Bergevin, née à Saint-André (Eure, arrondissement d'Évreux) le 19 août 1869, décédée à Rouen le 22 décembre 1961.

Fille d'Eugène de Bergevin (receveur de l'enregistrement, né vers 1840, mort à Rouen le 4 janvier 1886), et d'Émilie Joséphine Aubry, d'après l'acte de naissance n° 23 du 20 août 1869 (Archives départementales de l'Eure).

Elle s'était mariée à Rouen, le 7 septembre 1896 (alors *« sans profession »*, elle habitait alors avec sa mère 56 rue Beauvoisine), avec Eugène Gustave Joseph Guillaume, *« interne en médecine des hôpitaux »*, résidant 1 rue de Germont, né le 7 mars 1870 à Paris (VIe arr.), fils d'André Joseph Guillaume et de Marie Virginie Alexandrine Lemarinel (domiciliés à Beaumont-Hague). Elle fut enseignante de français dans un pensionnat congréganiste de Rouen.

Ci-dessous, un des contes pour enfants qu'elle a publiés dans *Le Journal de Rouen*, dans le premier quart du XXe siècle : « La Part à Dieu » (30 janvier 1914, p. 4), qui donne à voir une enfance malheureuse, sur fond de misère sociale et de fortes inégalités, heureusement corrigée par la foi et les vertus théologales, dans la façon mélodramatique et moralisatrice de la comtesse de Ségur (plus que d'Hector Malot, romancier athée, qui a davantage recours à des artifices dramatiques, *deus ex machina* à la façon de la « reconnaissance » *in extremis* des comédies de Molière). On peut lire également « L'Or d'Yvonne », dans le numéro du 2 juillet 1916 (p. 3).

La Part à Dieu

C'est une rue de faubourg, étroite et longue, une rue où les pavés se cachent perpétuellement sous la boue. De chaque côté, sur les trottoirs étroits, s'ouvrent de pauvres boutiques. À travers les vitres, où les tramways et les lourdes voitures sèment les éclaboussures, on distingue vaguement, alignés sur des planches, des bocaux à demi pleins de bonbons, collés par l'humidité ; ou bien ce sont des chapelets de cervelas pendants, et des terrines de charcuterie enfoncées dans des « papillottes » rouges et vertes.

Ici, une porte vitrée porte en grosses lettres le mot « Débit » ; plus loin, c'est une boulangerie, et puis les mêmes bocaux de bonbons s'alignent de nouveau, voisinant avec des flacons de liqueurs douteuses, et le mot « Débit » se répète maintenant presque à chaque porte.

Dans cette rue habite le petit André. Il a huit ans. Son père travaille sur le quai. Sa mère est morte, il y a longtemps, et la femme qui la remplace au logis y a amené deux autres gamins de sept et dix ans dont André est le souffre-douleur. C'est pourtant un bon petit, incapable d'une méchanceté, pas menteur ni gourmand ; et s'il était plus souvent débarbouillé et peigné, il aurait vraiment une petite figure plaisante avec ses yeux bleus bien ouverts, et sa bouche mignonne où brillent les quenottes blanchies par le pain dur.

Mais la tristesse a déjà mis de l'ombre sur les yeux bleus d'André, et clos la petite bouche qui ne demandait qu'à sourire. Il est si malheureux, le pauvre petit ! Le père ne se soucie guère de lui ! et si parfois il s'en occupe, c'est pour le tarabuster et lui crier, de sa grosse voix durcie par l'alcool, des injures auxquelles André ne comprend rien.

Quant à cette femme qu'il appelle maman, que peut-il attendre d'elle ? À table, elle le sert toujours le dernier, faisant sa part aussi petite que possible. Pour dormir, elle ne lui donne qu'un tas de chiffons, dans un coin, près du lit où couchent les deux autres. Jamais un mot d'amitié de la part de personne, jamais un geste affectueux. Il pousse quand même, au milieu de la misère et des mauvais traitements ; mais péniblement, comme une pauvre petite fleur étiolée dans un terrain aride et rocailleux.

Les voisins savent bien que le gamin n'est pas heureux, entre son père alcoolique et sa belle-mère qui ne vaut pas mieux. Mais que dire, que faire ? Il y en a tant d'autres dans le même cas !

Cependant la fruitière d'à côté, qui est une bonne femme, a pris André en compassion. De temps à autre, quand il erre sur le trottoir, elle l'appelle pour lui faire faire quelque commission, et le récompense de sa peine par un fruit, un biscuit, que le petit savoure avec délice. C'est toujours cela de bon !...

C'est ainsi que l'autre jour il est allé jusqu'auprès du Jardin des Plantes, accompagnant une cuisinière dont il portait en partie les provisions. Et voilà qu'on l'a fait entrer jusqu'à l'office. Quelle belle maison ! Il n'avait jamais rien vu de pareil. C'est à peine s'il osait poser ses grosses galoches sur le pavé net et brillant du couloir des fournisseurs. Et quand la porte du fond, ouverte tout à coup par la femme de chambre, lui a montré le grand vestibule très éclairé, avec ses plantes vertes encadrant l'entrée de la salle à manger, et la salle à manger elle-même, où les argenteries brillaient dans la pénombre, tout cet ensemble merveilleux l'a tellement surpris et ébloui, qu'il est resté là immobile, croyant rêver, pendant que la bonne débarrassait, pour le lui rendre, le panier de la fruitière.

Et, tout à coup, des voix claires et joyeuses sont parvenues jusqu'à lui : deux enfants, un garçon et une fille, celle-ci un peu plus grande, l'autre un peu plus petit qu'André, descendus par un escalier qu'il ne voyait pas, se sont précipités au-devant d'une dame qui entrait dans le beau vestibule. Le premier, le petit garçon est arrivé à elle ; il a crié : « Bonjour maman ! Bonjour ma petite maman ! » Et la dame l'a pris dans ses bras, elle a embrassé ses cheveux, ses joues roses, pendant que la petite fille la tirait par son vêtement en disant : « À moi, à présent, maman, à moi ! »

Cette vision n'a duré qu'un instant. Brusquement rappelé à la réalité par la cuisinière qui lui remettait au bras le panier vide, André est sorti de la belle maison pour retourner vers la rue sombre et son taudis. Mais depuis, il pense sans cesse à ce qu'il a vu. Il pense à la vaste demeure claire et gaie, il pense aux deux petits qui ont une maman pour les embrasser tant qu'ils veulent ; et cela lui rappelle des souvenirs très lointains déjà ; des souvenirs presque effacés sous la tristesse constante du présent, mais qui se réveillent maintenant et produisent en lui un effet qu'il ne s'explique pas. C'est comme si quelque chose remuait dans son cœur. Et lentement, il ressaisit des sensations éprouvées jadis : c'est la chaleur de deux bras l'enlaçant tendrement ; c'est la douceur d'une bouche de maman se posant sur ses cheveux et sur son front… Alors, un désir immense lui vient de retrouver toutes ces choses délicieuses…

*

Voici le jour des Rois. Par ce temps de neige et de dégel, que la rue est sale et triste ! La nuit vient. Il est cinq heures. Un gamin sort d'un couloir sombre ; il court à l'une des épiceries voisines ; le voilà maintenant sur le trottoir, portant avec précaution un « falot » dont la chandelle s'allume. Bientôt une petite fille vient se joindre à lui. Ils s'en vont dans l'ombre, tenant prudemment leurs lanternes vacillantes. D'un coin de rue débouche un autre groupe. Ils se réunissent. Les voilà cinq à présent. Parmi eux se trouve André.

La bonne fruitière lui a fait cadeau d'une superbe lanterne vénitienne, multicolore, qu'il balance fièrement au bout d'un bâton.

Ils ont froid, les pauvres petits ; ils ont aussi un peu peur des rebuffades qui les attendent et n'osent encore s'arrêter à aucune porte. Mais, tout à coup, dans le lointain, ils entendent de petites voix qui, sur un rythme dolent, s'élèvent dans le brouillard.

« Donnez, donnez la part à Dieu… »

On les a déjà devancés ! Alors, résolument, ils s'engagent dans une rue plus large et plus belle, où brillent des devantures de magasins élégants. Devant une belle épicerie, ils s'arrêtent. D'un ton un peu hésitant, la petite fille commence :

« Donnez, donnez la part à Dieu !... »

Les garçons, enhardis, ne tardent pas à l'accompagner de leurs voix criardes. Ils sont là, massés à l'entrée du magasin, comme une troupe de moineaux piailleurs et affamés, demandant un peu de toutes ces bonnes choses affriolantes qui étaient devant leurs yeux, et auxquelles leur misère leur interdit ordinairement de goûter.

« Donnez, donnez la part à Dieu !... », répètent-ils maintenant, sur un ton plus élevé, plus insistant.

Le patron s'avance. Hélas ! il a les mains vides et l'air courroucé. Non, il ne donnera rien, parce qu'il ne veut pas voir son magasin assailli toute la soirée par des bandes de gamins semblables à ceux-ci.

Impitoyablement chassée, la nuée s'éparpille pour se réunir un peu plus loin.

Ils vont ainsi de porte en porte, souvent éconduits, récoltant cependant, par ci par là, une orange, un cornet de bonbons, quelques sous. À la lumière incertaine de leurs « falots » ils font le partage du butin. Puis ils recommencent.

Maintenant, ce ne sont plus des magasins, mais de jolies maisons entourées de jardinets. L'une d'elles, particulièrement éclairée, projette sa lueur jusqu'au milieu de la rue. André reconnaît la belle demeure où on l'a introduit l'autre jour. Il s'arrête devant la grille ; ses petits compagnons s'y arrêtent avec lui :

« Donnez, donnez la part à Dieu ! »

Au premier étage, un rideau se soulève, une tête de fillette apparaît, curieuse et amusée. Bientôt la cuisinière traverse le jardin ; elle vient à la porte qu'elle ouvre :

— Allons, les gamins, entrez ; on va vous faire chanter dans le vestibule.

Chanter dans cette belle maison ! Vont-ils oser ! Le petit monsieur et la petite mademoiselle sont là, tout contre leur maman qui sourit d'un air bien aimable.

— Voyons, mes petits, dit-elle, chantez-nous la « Part-à-Dieu », et vous aurez tout cela !

Et elle montre une corbeille remplie des friandises les plus alléchantes.

Alors, se pressant l'un contre l'autre pour se donner du courage, et se balançant sur les jambes, les gamins entonnent à pleine voix :

« Donnez, donnez la part à Dieu ! »…

Et, tout en chantant, leurs regards de convoitise vont à ces bonnes choses qui leur sont destinées.

Mais tous ne les regardent pas. L'un d'eux, le plus chétif, n'y fait guère attention. Il ne voit qu'une chose, celui-là, c'est le geste de la maman enlaçant ses deux petits. Ses yeux ne la quittent pas.

La belle dame s'en est bien aperçue ; et le naïf récitatif fini, pendant que ses enfants distribuent aux petits chanteurs le contenu de la corbeille, elle attire à elle le petit André tout confus.

— Est-ce que tu as quelque chose à me demander, petit ? dit-elle d'une voix très douce.

André fait signe que non.

— Aimes-tu mieux des sous que des bonbons ?

La petite tête fait : Non, non, énergiquement.

— Allons, dis vite tout bas ce que tu veux.

Le dire ! Comment le dire ?... André soupire ; il tortille entre ses doigts le bout du cache-nez gris qui pend à son cou.

— J'ose pas ! murmure-t-il.

— Il ne faut pas avoir peur de moi, ajoute la dame ; tu vois bien que je suis une maman.

Et doucement, elle prend à deux mains la petite tête douloureuse pour lire son secret dans ses yeux.

André sent son cœur qui se fond. Un léger sanglot monte à ses lèvres.

— Je voudrais que vous m'embrassiez !...

La dame comprend.

— Tu n'as pas de maman ! demande-t-elle.

Et d'un geste compatissant, pendant que la bonne congédie les autres, elle serre contre elle le petit miséreux. Avec une grande tendresse – peut-être avec respect – elle caresse de ses doigts fins les cheveux embroussaillés ; elle pose ses lèvres sur les yeux bleus que la douleur a déjà creusés, et le petit s'abandonne, heureux, à cette joie délicieuse.

. . . . . .

Il est parti sans avoir voulu rien prendre des bonbons qu'on lui présentait. Dans son petit cœur ému, n'emporte-t-il pas la meilleure part ?

Hélène AVRIL

II) Article du *Journal de Rouen*

Journal de Normandie, 170e année, n° 48, « Chronique du *Journal de Rouen* du mardi 17 février 1931. La Vie littéraire. Normands », par René-Gustave Nobécourt, p. 5.

Parmi les quatre livres dont il est traité, figure *Ô musicienne céleste !* d'Ernest Prudent :

« Le petit volume signé "Ernest Prudent", qui vient de paraître sous ce titre *Ô musicienne céleste !* et qu'on chercherait vainement dans le commerce, est un péché de jeunesse. Le charmant péché, en vérité, dont il faut regretter de recevoir si tardivement l'aveu ; dont on regrette aussi qu'il soit seul avoué car nous soupçonnons fort "Ernest Prudent" d'en avoir commis quelques autres, d'un charme tout pareil.

"Ernest Prudent" doit depuis des années sacrifier au journalisme presque toutes ses heures et tout son talent : car il est directeur du *Bulletin religieux* et s'appelle pour vous et moi Mgr Prudent. Son œuvre est dispersée, envolée… Pourquoi n'en pas rattraper les feuilles, ne pas les rassembler suivant un ordre facile à imaginer et ne pas y joindre quelques-uns de ces discours gracieux et de ces portraits délicats dont Mgr Prudent possède si parfaitement l'art ? Pourquoi, non plus, ne pas nous donner une *Vie de Mgr Fuzet*, qui est tellement souhaitable et qu'une longue et flatteuse familiarité avec l'étonnant prélat permettrait à Mgr Prudent d'écrire complètement, justement, et, nous en sommes certains, sereinement ? Cette résurrection d'un poème ancien qui nous est aujourd'hui offerte – si agréable qu'elle nous soit – ne nous console pas de tout ce dont trop de modestie, trop de timidité nous prive.

Ô musicienne céleste ! est le livret d'un oratorio en l'honneur de sainte Cécile. Il a été écrit et conçu en 1888.

À la suite d'une exécution de *Rédemption* à la cathédrale […].

La donnera-t-on jamais à Rouen ? Hélas ! ce ne sont pas les artistes qui manquent à notre ville ! N'est-ce pas plutôt notre ville – si déconcertante parfois – qui leur manque ? Serait-il si difficile à l'une de nos nombreuses et excellentes sociétés musicales d'inscrire un jour à son programme l'oratorio de sainte Cécile, ne serait-ce que partiellement ?

Nous ne connaissons pas la partition de M. de Montalent, mais nous venons de lire le texte de Mgr Prudent : il est d'une poésie douce et fraîche, d'un mouvement très harmonieusement développé, d'une écriture facile et bien chantante. Pour un compositeur, c'est le poème rêvé : la musique est faite, il n'y a plus qu'à l'écrire…

Elle est écrite ? Il n'y a plus qu'à nous donner bientôt le plaisir de l'entendre. »

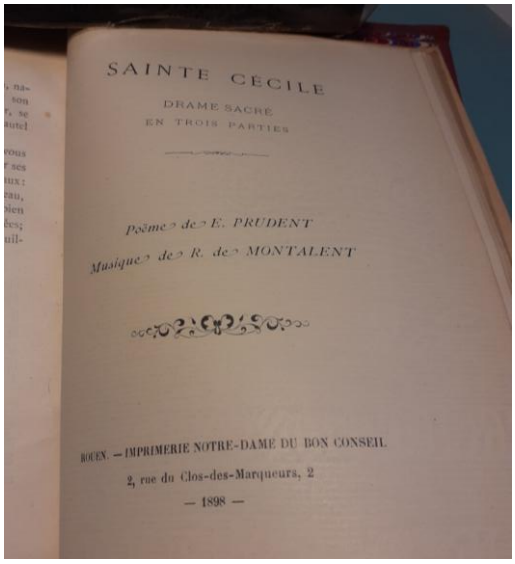
III) Comparaison des trois versions de la première partie du livret de l'oratorio du chanoine Prudent

1. *Ô musicienne céleste ! Pour un oratorio de sainte Cécile*, 1931, imprimerie de la Vicomté, 75 rue de la Vicomté, Rouen

2. S*ainte-Cécile, drame sacré en trois parties*, imprimerie Notre-Dame du Bon Conseil, 2 rue du Clos-des-Marqueurs, Rouen, 1898 (18 pages) [Archives diocésaines de Rouen, non coté]

3. *Sainte-Cécile*, partition manuscrite (partie vocale) de Raoul de Montalent (92 pages), conservée à la Bibliothèque nationale de France, cote VM7-17460

Notons qu'il existait une imprimerie religieuse dans le quartier Saint-Nicaise du temps du chanoine Prudent, sise à deux pas du monastère Saint-Joseph, 2 rue du Clos-des-Marqueurs.


SAINTE CÉCILE

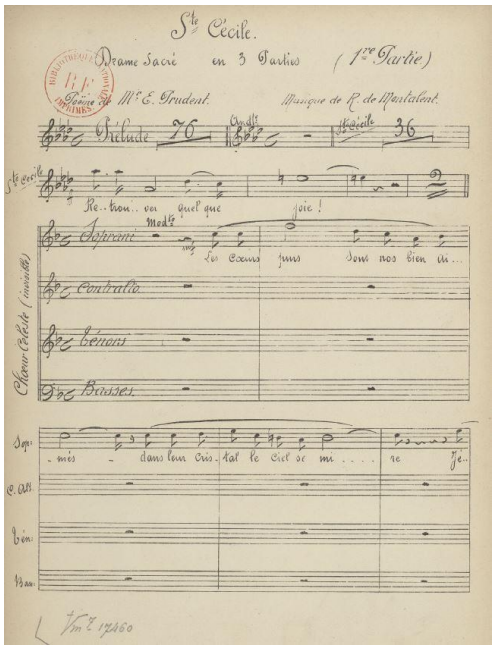
DRAME SACRÉ
EN TROIS PARTIES

Poème de E. PRUDENT

Musique de R. de MONTALENT

ROUEN. — IMPRIMERIE NOTRE-DAME DU BON CONSEIL
2, rue du Clos-des-Marqueurs, 2
— 1898 —

Première page de l'édition nicaisienne de l'oratorio (Archives diocésaines)


Ste Cécile.

Drame Sacré en 3 Parties (1re Partie)

Mr E. Prudent. Musique de R. de Montalent.

Prélude 76 Modt 36

Ste Cécile

Re..hon.. ou quel que joie !

Soprano

Contralto

Ténors

Basses

Chœur Céleste (invisible)

Sop.

C. alt.

Ten.

Bas.

Vm7 17460

Première page de la partition de l'oratorio (BNF)

Cécile, forcée par sa famille de se marier avec Valérien, se lamente sur son sort ; elle ne trouve aucun sens à la cérémonie à laquelle elle a dû assister. Cependant, au milieu du « festin », une révélation s'est faite :

« Tout à l'heure pourtant, au milieu du festin,
Dans le triclinium plein de rites étranges,
J'ai perçu quelques sons, l'écho doux et lointain
Du cantique éternel des Anges. »

Révélation qui l'aiguille vers sa vocation, en rejoignant sa préoccupation essentielle de pureté physique et spirituelle. Et, s'adressant au Pape Urbain, qui se fait le porte-voix du message divin (« l'époux viendra bientôt […] / Son cœur, à Jésus-Christ, vierge, tu dois le rendre »), elle formalise d'emblée le canal privilégié, par lequel elle entre en contact avec Dieu :

« Vais-je dans leurs beaux chants retrouver quelque joie ? »

En effet, ce n'est pas par une révélation purement spirituelle, mais avant tout sonore, une musique d'une beauté particulière. Or, tout de suite après, par le biais de métaphores, de synesthésies et de représentations symboliques, la mission qui l'attend se matérialise à son tour, sous la forme d'une beauté parfaite, qui s'oppose constamment à la déchéance et à la laideur :

« Les cœurs purs sont nos bien-aimés
Dans leur cristal le ciel se mire […].
L'aspic sifflant, les dragons fauves,
Jusqu'aux vierges n'atteignent pas. »

On trouve ici, de façon synthétique, le ressort essentiel de l'œuvre poétique d'Ernest Prudent, voire de son engagement laïque et apostolique, à travers la figure et le destin de sainte Cécile : lui-même, qui révèle dans « Novissima » les errements spirituels de sa jeunesse spleenétique, sombre et chahutée, a trouvé sa rédemption grâce à Dieu, la musique et l'Art, pris dans la conception esthétisante de cette fin de XIXe siècle, marquée par le mouvement parnassien et l'Art pour l'Art. Ainsi, comme dans *Spirite* de Théophile Gautier[32], l'Amour ici, Dieu là, se laissent appréhender par l'Art et par la Beauté parfaite – l'Idéal – qui révèle et partage leur essence même.

En fait, il semblerait que le père Prudent partage avec Théophile Gautier (celui qui s'exprime dans *Spirite* du moins), ou encore les symbolistes, la conviction intime qu'un autre monde existe, d'une beauté et d'une perfection divines, et qu'il a son reflet matériel dans la réalité tangible. Ou encore, que le Beau et que Dieu (ou l'Idéal) ne font qu'un.

Tout l'enjeu est de savoir comment y accéder.

Les deux autres versions reproduites, que ce soit le livret destiné à la mise en musique par Raoul de Montalent ou les chants finalement retenus dans le manuscrit de l'oratorio conservé à la BNF, se concentrent sur la même problématique. Il faut noter que le livret publié en 1898, de longueur presque équivalente à celui de 1931, simplifie la dramaturgie, en supprimant les intervenants secondaires (notamment le pape Urbain), en résumant la situation dans un paragraphe en prose préalable, sous forme de didascalie ; la version finale, nécessairement très resserrée, réduit encore le dispositif, avec Cécile et le chœur des Anges, chargé d'exposer en quelques phrases, les enjeux et les progrès du drame : la vocation apostolique de Cécile, contrariée par un mariage non consenti, révélée par la voix des Anges (la Musique) ; sa transfiguration, sous la forme d'une Beauté parfaite (l'Art), qui suffit par sa seule puissance, à convertir Valérien :

« Valérien entra.
Mais frappé sur le seuil d'une frayeur soudaine,
Il s'arrête. Sans doute, elle n'est pas humaine,
Cette éclatante enfant qu'il ne reconnaît plus ! »

1. Ernest Prudent, *Ô Musicienne céleste ! Pour un oratorio de sainte Cécile*

Imprimerie de la Vicomté, 75 rue de la Vicomté, Rouen [s. d.], 1931 (p. 21-22).

PROLOGUE

Hymne aux Vierges

Mon Dieu, que tes œuvres sont belles !
Là-haut, pour accomplir tes sublimes desseins,
Les Anges, à tes lois fidèles,
Volent d'un même essor en multiples essaims,
Vers ton désir tendant les ailes.
Ici-bas tes mains paternelles
Pour t'obéir de même ont placé les humains.
Eux, hélas ! sont parfois rebelles.
Mais l'ange les vaut-il, Seigneur, quand ils sont saints ?
Mon Dieu, que tes œuvres sont belles !

Or, sur la terre et dans les cieux,
Est-il merveilles plus touchantes,
Que le jardin délicieux
Formé par les Vierges charmantes
S'épanouissant sous tes yeux ?

Anges très-purs par la candeur.
Saintes par les vertus conquises,
Des mondes elles sont l'honneur ;
Ce sont les fleurs les plus exquises
Qu'ont produites le Créateur.

——

Mon Dieu, que tes Vierges sont belles !
Là-haut, pour accomplir tes sublimes desseins
Leurs phalanges, toujours fidèles,
Volent d'un même essor en multiples essaims,
Vers ton désir tendant les ailes.

Ici-bas tes lois paternelles
En ont fait l'idéal des fragiles humains.
Ô délicats et purs modèles !
Comme elles, quelque jour, si nous devenions saints !
Mon Dieu, que tes Vierges sont belles !

PREMIÈRE PARTIE

Dans la chambre nuptiale.

SAINTE CÉCILE

Sur moi pèse ce soir un fardeau douloureux.
Que ce jour nuptial m'a paru vide et sombre !…
Des folâtres plaisirs m'ont semblé derrière eux
Traîner un long sillage d'ombre…
S'unir : serait-ce donc suivre un sentier boueux ?…
Je rapporte en mon cœur des blessures sans nombre…

Tout à l'heure pourtant, au milieu du festin,
Dans le triclinium plein de rites étranges
J'ai perçu quelques sons, l'écho doux et lointain
Du cantique éternel des Anges.

Ô Père, près de moi bientôt reviendront-ils ?
Dans les vagues de l'air où leur souplesse ondoie
Devinerai-je encor leurs glissements subtils ?
Vais-je dans leurs beaux chants retrouver quelque joie ?

LE PAPE URBAIN

Recueille-toi, mon enfant, ils sont là !

. . . . . .

. . . . . .

L'époux viendra bientôt ; montre-toi forte et tendre.
Ce n'est pas vainement qu'à toi Dieu l'appela ;
Son cœur, à Jésus-Christ, vierge, tu dois le rendre.

. . . . . .

Prêt à le baptiser, moi, je m'en vais l'attendre,
Autour du mausolée où repose la cendre
De ton ancêtre, *Cæcilia Metella*.[33]

—

RÉCIT

Le Pontife s'en va. La craintive épousée
Au milieu de la chambre alors tombe à genoux ;
Et voici que déjà sur son âme apaisée
Des chants du ciel graves et doux
Descendent comme une rosée.

LES ANGES

Les cœurs purs sont nos bien-aimés,
Dans leur cristal le ciel se mire.
Jésus souriant les admire
De sa grâce tout parfumés.

L’aspic sifflant, les dragons fauves,
Jusqu’aux vierges n’atteignent pas.
L’abîme en vain devant leurs pas
S’ouvre : elles passent toujours sauves.

Car nous tous, les bons messagers,
Dans nos bras, tremblantes, mais calmes
Sous la caresse de nos palmes,
Nous les portons loin des dangers.

SAINTE CÉCILE

Jésus ! voici l’instant ! Cécile est votre épouse :
De vous appartenir uniquement jalouse,
Elle n’a que pour vous tout à l’heure accepté
D’être à Valérien un moment de sa vie.
Le convertir, Seigneur, est toute mon envie,
Mais mon plus cher trésor est la virginité.
Quand son aile d’argent n’est plus immaculée
Le cygne en un clin d’œil perd toute sa beauté :
Je veux mourir inviolée.

LES ANGES

Sois confiante, ô douce enfant.
Invisible au regard profane,
Au-dessus de toi flotte et plane
Une troupe qui te défend.

Ordonne d’un mot ou d’un geste,
Nous sommes là pour t’obéir :
Tu verras, tout prêt à sévir,
Paraître un défenseur céleste.

Mais va ! celui qui t’aime est bon.
À son ignorance pardonne.
Fais ton murmure, abeille, et donne
De ton miel un chaste rayon.

SAINTE CÉCILE

Vous avez quelquefois, mon Dieu, d’une humble femme
Employé les attraits pour accomplir le bien.
Je veux vous l’amener, Seigneur, cette belle âme ;
Divin triomphateur, à Vous Valérien !
Il a la loyauté, la tendresse, la flamme.
Comment un cœur si noble est-il encor païen !
Ô Christ, votre amour le réclame,
Qu’aujourd’hui même il soit chrétien !

LES ANGES

Va, l’Éternel est avec toi.
Si l’époux terrestre est docile,
De la virginale Cécile
Ce soir même il aura la Foi !

___

RÉCIT

Or, implorant ainsi la divine lumière,
Et disant : en agneau le loup se changera,
Cécile prosternée épanchait sa prière.
Elle se relevait : Valérien entra.
Mais frappé sur le seuil d'une frayeur soudaine,
Il s'arrête. Sans doute, elle n'est pas humaine,
Cette éclatante enfant qu'il ne reconnaît plus !
La fille des Cécilius,
Celle qu'il épousa tantôt dans l'allégresse,
Était-ce donc cette déesse
Au front resplendissant, à l'air majestueux,
Qui paraît descendre des cieux ?
Oui, c'est elle toujours ! c'est elle !
Mais transfigurée ! et si belle !
Vers elle il ose à peine encor lever les yeux.

Pourtant de quelle grâce est empreinte sa bouche !
Que son regard est bon ! que son sourire est doux !
Sa jeunesse attendrit et sa majesté touche.
On dirait l'Idéal incarné parmi nous.
Faut-il à son aspect qu'un mortel s'effarouche
Ou bien, pour l'adorer, qu'il se mette à genoux ?

—

SAINTE CÉCILE

Un délicat et pur mystère
Doucement plane autour de moi.
Plus longtemps je ne puis le taire ;
Écoute, ami, mais sans émoi…
Par delà le monde où nous sommes
Il est des êtres que les hommes
Peuvent connaître sans les voir.
Meilleurs que nous, plus beaux, plus sages ;
Du ciel ils portent les messages…
Quelques-uns sont ici ce soir.
Par mon Dieu commis à ma garde,
Il en est un qui, jour et nuit,
Va, vient, diaphane, regarde
Et partout, dans l'ombre, me suit.
Si c'est mon âme qui t'est chère,
Il t'accueillera comme un frère,
Vous serez mes *anges* tous deux.
(Ange, ainsi cet être s'appelle.)
Cécile alors, vierge et fidèle,
T'aimera comme on aime aux cieux.

VALÉRIEN

Ô prodige incompréhensible !
Enfant, de toi, comment douter ?
Mais quel est-il cet invisible ?
Et qu'ai-je donc à redouter ?
Homme ou dieu, créature étrange,
Où vit, où se cache [c]et ange ?
Ah ! qu'il se montre, si c'est lui

Qui t'a faite, ô ma fleur suave,
Si belle hier dans ton air grave.
Et presque divine aujourd'hui !

SAINTE CÉCILE

Malgré son intangible essence,
Dieu peut, ô cher Valérien,
Par une sensible présence
Révéler mon ange gardien ;
Mais à tes yeux ravis de joie
Pour que tout à l'heure il flamboie
Dans son auréole de feu,
Frère, il te faut, avant l'aurore
Adorer le Dieu que j'adore,
Le seul Dieu bon, le seul vrai Dieu.

___

. . . . . .

Duo

VALÉRIEN.

Ô Cécile, ta Foi peut devenir la mienne.
S'il est digne de toi, ton Dieu sera parfait.
Son amour : qu'à mon cœur ton cœur pieux l'obtienne.
Oh ! de t'être pareil désirable bienfait !

SAINTE CÉCILE

Cours ; un vieillard, là-bas, sur la Voie Appienne,
T'attend, qui te dira quel est ce Dieu parfait.
Qu'il parle, qu'il baptise, et que l'aurore vienne.
D'être d'âme pareille, ami, quel grand bienfait !

___

RÉCIT

Il part. Au loin, parmi les tombes
Des aïeux endormis sur le bord du chemin,
Urbain le reconnaît. Il le prend par la main ;
Ils descendent aux catacombes.
Cécile reste seule en de joyeux transports.
La chambre s'illumine. Éparse dans l'espace,
Une douceur inexprimable passe.
Comme un flux et reflux s'élèvent les accords
D'une séraphique harmonie.
La vierge extasiée et le front radieux,
Écoute, et semble voir rouler au fond des cieux
Ces flots de musique infinie…

2. *Sainte Cécile. Drame sacré en trois parties*

Poëme de E. Prudent, musique de R. de Montalent, Rouen, imprimerie Notre-Dame du Bon Conseil, 1898.

« Première partie.

Dans la maison de sainte Cécile, après le repas de ses noces sainte Cécile chrétienne est baptisée, a voué à Dieu sa virginité. Elle a dû cependant, pour obéir à l'ordre impérieux de ses parents, consentir à épouser Valérien, un jeune patricien d'âme élevée. Les cérémonies païennes du mariage sont accomplies. Tout le jour, Cécile a compté, pour dénouer cette situation douloureuse, sur une intervention surnaturelle. Elle peut enfin se retirer un instant et demeurer seule.

Elle est en prière.

. . . . . .

Prélude symphonique

. . . . . .

SAINTE CÉCILE

Sur mon âme, Seigneur, pèse un nuage affreux…
Ô jour d'esclavage ! Ô jour sombre !…
Ces noces, ces plaisirs, m'ont semblé derrière eux
Traîner un long sillage d'ombre.
J'en rapporte en mon cœur des tristesses sans nombre.

. . . . . .

Tout à l'heure pourtant, au milieu du festin,
Dans le triclinium plein de rites étranges,
J'ai perçu quelques sons, l'écho doux et lointain
Du cantique éternel des Anges.

SAINTE CÉCILE : SOPRANO

CAVALERIE : TÉNOR

LE RÉCITANT : BARYTON

CHŒURS ET PETIT CHŒUR CÉLESTE

ORCHESTRE, HARPES, ORGUE

Ah ! près de moi reviendront-ils ?
Dans les vagues de l'air où leur souplesse ondoie
Devinerai-je encor leurs glissements subtils ?
Vais-je dans leurs beaux chants retrouver quelque joie ?

. . . . . .

LES ANGES, dans le lointain

Chœur céleste

Les cœurs purs sont nos bien aimés,
Dans leur cristal le ciel se mire.
Jésus souriant les admire
De sa grâce tout parfumés.
L'aspic sifflant, les dragons fauves
Jusqu'aux Vierges n'atteignent pas.
L'abîme en vain devant leur pas
S'ouvre : Elles passent toujours sauves.
Nous, les célestes messagers,
Dans nos bras, priantes et calmes,
En fleur toujours comme nos palmes,
Nous les portons loin des dangers.

SAINTE CÉCILE

Mon Dieu, voici l'instant ! Cécile est votre épouse,
De vous appartenir uniquement jalouse
Elle n'a que pour vous tout à l'heure accepté
D'être à Valérien un moment de sa vie.
Vous l'amener, Seigneur, est toute mon envie…
Anges, à moi ! Triomphe, ô sainte Vérité !

LES ANGES, plus rapprochés

Chœur céleste

Sois confiante, ô douce enfant
Invisible au regard profane,
Au-dessus de toi flotte et plane
Une troupe qui te défend…

SAINTE CÉCILE

Vous avez quelquefois, mon Dieu, d'une humble femme
Employé les attraits pour accomplir le bien,
Je veux la convertir Seigneur cette belle âme,
Divin triomphateur, à vous, Valérien.

Il a la noblesse, la flamme,
Comment un si grand cœur est-il encor païen ?
Ô Christ, votre amour le réclame,
Qu'aujourd'hui même, il soit chrétien !

LES ANGES, à pleine voix

Va ! l'Éternel est avec toi
Si Valérien est docile,
De la virginale Cécile
Ce soir même il aura la foi !

—

RÉCIT

Or, implorant ainsi la divine lumière,
Et disant : en agneau le loup se changera,
Cécile, prosternée, épanchait sa prière.
Elle se relevait : Valérien entra.
Mais frappé sur le seuil d'une frayeur soudaine
Il s'arrête… Sans doute elle n'est pas humaine,
Cette éclatante enfant qu'il ne reconnaît plus !

La fille de Cécilius,
Celle qu'il épousa tantôt dans l'allégresse,
Était-ce donc cette déesse
Au front resplendissant, à l'air majestueux,
Qui paraît descendre des Cieux ?
Oui, c'est elle toujours ! c'est elle !
Mais si transfigurée et si pure et si belle !
Sur elle il ose à peine encor lever les yeux…

Pourtant de quelle grâce est empreinte sa bouche !
Que son regard est bon, que son sourire est doux !
Est-ce à l'infini que je touche ?
L'Idéal serait-il incarné parmi nous ?…

—

SAINTE CÉCILE

Un délicat et pur mystère
Doucement plane autour de moi ;
Plus longtemps je ne puis le taire
Écoute, ami ; mais sans émoi.
Par delà le monde où nous sommes
Il est des êtres que les hommes
Peuvent connaître sans les voir.
Meilleurs que nous, plus beaux, plus sages,
Du ciel ils portent les messages…
Quelques-uns sont ici ce soir.

Par mon Dieu commis à ma garde
Il en est un qui, jour et nuit,
Autour de moi veille et regarde
Et partout dans l'ombre me suit.
Si c'est mon âme qui t'est chère,
Il t'accueillera comme un frère,
Vous serez mes anges tous deux.

(Ange ! Ainsi cet être s'appelle)
Cécile alors, vierge et fidèle,
T'aimera comme on aime aux cieux.

VALÉRIEN

Ô prodige incompréhensible !
Enfant, de toi comment douter ?
Mais quel est-il cet être invisible ?
Et qu'avons-nous à redouter ?
Homme ou Dieu, créature étrange,

Où vit, où se cache cet Ange ?
Ah ! qu'il se montre, si c'est lui
Qui t'a faite, ô ma fleur suave,
Si noble hier dans ton air grave,
Et presque divine aujourd'hui !

SAINTE CÉCILE

VALÉRIEN LE RÉCITANT

Trio

Malgré son intangible essence
Dieu peut, ô cher Valérien,
Par une sensible présence
Révéler mon Ange gardien.
Mais à tes yeux ravis de joie
Pour que tout à l'heure il flamboie
Dans son auréole de feu,
Frère, il te faut, avant l'aurore,
Adorer le Dieu que j'adore,
Le seul Dieu bon, le seul vrai Dieu.

VALÉRIEN

Ô Cécile, ta foi peut devenir la mienne.
S'il est digne de toi, ton Dieu sera parfait.
Son amour, qu'à mon cœur ton cœur pieux l'obtienne.
Prie, implore, ce sera parfait !

SAINTE CÉCILE

Cours ! un prêtre là-bas, sur la Voie Appienne
T'attend, qui te dira quel est ce Dieu parfait.
Qu'il parle, qu'il baptise, et que l'aurore vienne.
Prie, implore, ce sera fait !

—

RÉCIT

Il part. Au loin parmi les tombes
Des aïeux endormis sur le bord du chemin
Le Pontife l'accueille. Il le prend par la main.
Ils descendent aux catacombes.

Cécile reste seule en de joyeux transports.
La chambre s'illumine. Éparse dans l'espace
Une douceur inexprimable passe.
Comme un flux et reflux s'élèvent les accords
D'une séraphique harmonie.
La vierge extasiée et le front radieux
Écoute et semble voir rouler au fond des cieux
Ces flots de musique infinie.

. . . . . .

Symphonie séraphique et chœur céleste sur cette invocation :

Sancta Cæcilia !

3. *Sainte Cécile*

Partition manuscrite de R. de Montalent (BNF).

Seuls les chants sont reproduits, avec didascalies et notations musicales.

« Ste Cécile. Drame sacré en 3 parties

Poëme de Mr E. Prudent, Musique de R. de Montalent

1ère Partie

Prélude, Andante, Ste Cécile

Retrouver quelque joie !

Chœur céleste (invisible), Moderato

Les Cœurs purs sont nos bien aimés – dans leur cristal le ciel se mire Jésus souriant les admire de sa Grâce tout parfumés L'Aspic sifflant – Les Dragons fauves jusqu'aux Vierges n'atteignent pas – L'abîme en vain devant leurs pas s'ouvre elles passent toujours sauves – Nous les Célestes messagers dans nos Bras priantes et calmes en fleurs toujours comme nos palmes nous les portons loin des dangers.

Orchestre, Moderato, Ste Cécile

Ste Cécile

moi – ! Triomphe, ô Sainte Vérité

Soprani

Sois confiante ô douce enfant invisible au regard profane au dessus de toi flotte et plane une troupe qui te défend

Orchestre

Ste Cécile

clame, qu'aujourd'hui même il soit chrétien

Soprani

Va. L'Éternel est avec toi si Valérien est docile De la virginale Cécile, ce soir même il aura la foi !

Tenori

Va. L'Éternel est avec toi si Valérien est docile De la virginale Cécile, ce soir même il aura la foi !

Chœur céleste (Andante) [à 4 voix : soprani, tenori, contralti, basse]

Sancta Cœcilia Sancta Cœcilia Sancta Cœcilia Sancta Cœcilia

Fin de la 1ère Partie »

IV) Bibliographie

Henri Beaucamp, *L'Œuvre du chanoine A. Bourdon (1850-1928)*, Omp du *Journal de Rouen*, 1931

Christian Goubault, *Un prêtre musicien rouennais : l'abbé Adolphe Louis Auguste Bourdon (1850-1928)*, [s. l.], [s. d., ca. 1977]

Loïc Vadelorge, *Rouen sous la IIIe République, politiques et pratiques culturelles*, préface de Jean-Pierre Chaline, Presses universitaires de Rennes, « Histoire », 2005

Ernest Prudent, *La Musique religieuse. Discours prononcé à l'église Saint-Godard le 21 novembre 1889*, Rouen, Cagniard, 1890

Ernest Prudent, *Pro Aris et Focis*, avec François Launey, imprimerie Lecerf, Rouen, 1928

Robert Eude, « Histoire religieuse du diocèse de Rouen au XIXe siècle », Première partie : les archevêques de Rouen (1802-1915) », dans *Études normandes*, n° 43, 4e tr. 1954

Colette Yver, *Les Cervelines*, « Collection Nouvelle », Calmann-Lévy, Éditeurs, 1903

Notes

1 Les deux premiers numéros du *Bulletin de l'association des anciennes élèves du Pensionnat Sainte-Marie* (Rouen, imprimerie Berenger, 103 rue Beauvoisine) sont conservés au Centre de ressources du musée national de l'Éducation, (MUNAé), sous la cote 1982-00748 (1-2).

2 Georges Deherme (Paris, 1867, † Bruxelles, 1937), ouvrier typographe, d'abord anarchiste, autodidacte initiateur des Universités populaires.

3 Jan Ramaekers, 1862-1930, enseignant, industriel et journaliste belge, conseiller communal et bourgmestre de Zelem (1901-1902), conseiller provincial de la province de Limbourg (1904-1913), député en suppléance de François Portmans, puis comme élu de l'arrondissement d'Hesselt (1913-1930), province de Limbourg.

4 D'après l'article qui le précède, de Madeleine Pelay, alors élève du pensionnat qui, d'après le numéro 2 du *Bulletin* (p. 8-9), est devenue religieuse à Paris la même année (vêture le 7 décembre 1916 au monastère Saint-Louis-du-Temple), ce qui l'empêcha d'assister à la réunion.

5 *Cf.* « Résumé de la Conférence de M. le Chanoine Prudent », *Bulletin des anciennes élèves du Pensionnat Sainte-Marie*, n° 2, p. 14-17. Julie Lavergne, née Ozaneaux, Paris, 19décembre 1823, *id*., 16 mars 1886, *id.*, épouse du peintre Claudius Lavergne (mariage célébré le 9 novembre 1844 à Paris par le père Lacordaire). Autre ouvrage : *Légendes de Trianon, Versailles et Saint-Germain*, 1879.

6 *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, Rouen, imprimerie Cagniard, Léon Gy, Albert Lainé succ., rue des Basnage, 5, 1918, p. 3 et suiv.

7 Art. cit., p. 11-12. Le Père Xavier de la Croix de Ravignan (1795-1858) était un prêtre jésuite qui occupa la charge de prédicateur des conférences de Carême à Notre-Dame, entre 1837 et 1846, prêchant également dans d'autres églises en France et à l'étranger. Mgr Prudent évoque également le frère de Colette Yver, Édouard de Bergevin (1861-1925), peintre de l'école de Rouen, affichiste et illustrateur (Bibliothèque rose).

8 Ordonné prêtre en 1876, il est professeur pendant trois ans au petit-séminaire, puis nommé vicaire à l'église Saint-Godard en 1879, avant de devenir secrétaire de Mgr Billard, évêque de Carcassonne, pendant deux ans. De retour à Rouen, il devient en 1884 aumônier de la communauté de Saint-Joseph, rue Poisson, charge qu'il occupe durant quarante ans, au cours desquels il fait bâtir la chapelle actuelle : voir la notice consacrée à cette communauté dans Robert Eude, *Études normandes*, 1956, 1971, « Histoire religieuse du diocèse de Rouen au XIXe siècle », 4e partie, p. 361, qui note qu'entre 1825, date de réouverture du pensionnat, après la fermeture due à la Révolution, et 1890, le couvent se livra à diverses œuvres, et notamment l'interprétation d'oratorios imités de Palestrina.

9 Archives départementales de la Haute-Marne (AD52), cote 1E197/20.

10 *Cf. Journal de Rouen. Journal de Normandie*, 21 novembre 1932, n° 326, p. 3, « Chronique de vie normande », et rubrique nécrologique p. 7 : l'office eut lieu à la cathédrale le mercredi 23 novembre, E. Prudent étant inhumé au cimetière de Notre-Dame de Bonsecours. Voir également la notice biographique dans le *Précis analytique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1933, p. 145-153.

11 *Cf.* Robert Eude, « Histoire religieuse du diocèse de Rouen au XIXe siècle », Première partie : les archevêques de Rouen (1802-1915) », dans *Études normandes*, n° 43, 4e tr. 1954, p. 78.

12 Colette Yver, *Les Cervelines*, « Collection Nouvelle », Calmann-Lévy, Éditeurs, 1903. L'autrice exprima plus tard son opposition au droit de vote des femmes, dans un article de *La Française. Journal d'éducation et d'action féminines* du 18 mai 1929 [p. 3], en réponse à l'éditorial, estimant qu'il ne fallait *« pas parler du bon sens et de la sagesse des femmes réunies en masse »*, ou pointant le danger d'un vote opposé à celui de leur mari : *« quel sujet de discorde dans les ménages ! »*.

13 *Cf.* Loïc Vadelorge, *Rouen sous la IIIe République, politiques et pratiques culturelles*, préface de Jean-Pierre Chaline, Presses universitaires de Rennes, « Histoire », 2005, p. 230. L'auteur décrit l'hégémonie du clergé dans

la vie culturelle rouennaise, au XIXe et au début du XXe siècle, signe de l'attachement persistant des élites locales au culte catholique, malgré le contexte de laïcisation. Il évoque ainsi la place qu'ils occupaient dans l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen (dont les archevêques étaient membres de droit), et le rayonnement de leurs organes de presse (dont *La Semaine religieuse*, créée en 1867 par l'abbé Loth et le chanoine Prudent).

14 Ernest Prudent, *Ô Musicienne céleste ! Pour un Oratorio de sainte Cécile*, 1931, imprimerie de la Vicomté, 75 rue de la Vicomté, Rouen.

15 *Cf.* Robert Eude, « Histoire religieuse du diocèse de Rouen au XIXe siècle », *op. cit.* p. 74. Ces concerts furent supprimés par son successeur, le cardinal Sourrieu, qui selon Mgr Prudent, n'avait aucun intérêt pour la musique et pour les arts.

16 Adolphe Bourdon (Dunkerque, 27 décembre 1850, † Rouen, 21 mai 1928, inhumé au cimetière de la basilique de Bonsecours). Ses parents, fixés au Havre, l'envoyèrent chez les Frères des écoles chrétiennes de la cité portuaire, puis il intégra le petit séminaire du Mont-aux-Malades (1865). Il avait appris le violon et l'harmonium, et composa sa première mélodie en 1869. Ordonné prêtre en 1875, vicaire à Neufchâtel-en-Bray, il fut appelé par l'archevêque en 1881 pour succéder à l'abbé Dausbourg en tant que maître de chapelle et directeur de la Maîtrise. *L'Hymne aux Vierges* du père Prudent est reproduit ci-dessous, voir *infra* « Annexes, III, 1 ».

17 « Noces d'or sacerdotales » : célébrées à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'ordination d'un prêtre. L'œuvre, ici intitulée « Magnificat Hymne aux Vierges », fut exécutée dans l'après-midi du 23 décembre, sous la présidence de l'archevêque et en présence de Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et de Lisieux, d'après l'annonce du *Bulletin religieux de l'archidiocèse de Rouen* du 18 décembre 1926, n° 51, p. 1201-1202.

18 Sur Hélène Avril, avoir *infra.* « Annexes, I ».

19 Raoul de Montalent, né à Rouen le 2 juin 1856, décédé à Forges-les-Eaux le 3 mars 1939.

20 La partition manuscrite (musique et paroles, 92 pages) est conservée par la Bibliothèque nationale sous la cote VM7-17460.

21 Victor Lécot (1831-1908), archevêque de Bordeaux de 1890 à sa mort, créé cardinal en 1893 par le pape Léon XIII.

22 Émile-Édouard Lesergeant, nommé curé de la cathédrale, chanoine honoraire (*Journal de Rouen*, 25 septembre 1910, p. 2), archiprêtre et chanoine de la Cathédrale (*id.*, 07/11/1911) ; avant, il avait été curé de Sain-Laurent-en-Caux, puis du Tréport (*id.*, 05/08/1906, p. 2) remplaçant l'abbé Sellier, chanoine honoraire autorisé à la retraite.

23 *Cf. Bulletin religieux de l'archidiocèse de Rouen*, numéros du samedi 26 février 1938, 37e année, n° 9, p. 179-183, et du samedi 12 octobre 1940, 39e année, n° 32, p. 492-494 : « La bénédiction de la nouvelle église Saint-Nicaise ». Sur le curé Raoul Descrout (1870-1947), il existe très peu de sources d'archives et donc d'informations, sinon le dossier de presse de la Bibliothèque patrimoniale Villon (cote : Doc 92 N). Voir notamment la nécrologie de *Paris-Normandie* du 30 juin 1947 (avec un portrait).

24 Sainte Cécile de Rome (IIIe siècle), est une des plus célèbres martyres de l'Église primitive. Sa « Passion », sans fondement historique, date d'une légende romaine de la fin du Ve siècle. Cécile est une patricienne qui a consacré sa vie à Dieu et fait vœu de virginité dès l'enfance ; poussée par sa famille au mariage, elle convertit son époux, Valérien, ainsi que le frère de celui-ci, Tiburce, tous deux également martyrs et saints. Poursuivant sa mission de catéchisation, elle est dénoncée au préfet de Rome, Turcius Almachius, qui la condamne à être ébouillantée – sans succès – puis décapitée (le bourreau doit s'y reprendre à trois fois, sans réussir). Elle légua ses biens aux pauvres et sa maison au pape, Urbain Ier, lui demandant de la convertir en église, aujourd'hui l'église Sainte-Cécile du Trastevere, où sa dépouille a été déposée au IXe siècle, sous le pontificat de Pascal Ier (*cf. Dictionnaire historique des saints*, dir. John Coulson, S.E.D.E., 1964, 1ère édition en anglais, New York, Hawthorn Books, Inc., 1958).

25 Colette Yver obtint pourtant le prix Femina pour *Princesses de sciences*, en 1907, qui traite aussi d'un prétendu danger social, en plus d'être une impasse morale : de façon perverse, elle dresse des portraits de « femmes savantes » du XIXe siècle, « exquises » et libres, comme les présente E. prudent, pour aboutir au constat d'une impasse morale et sociale : l'impossibilité d'assumer leurs tâches de mères au foyer, considérées prioritaires. À noter qu'en 1907, Lucie Delarue-Mardrus faisait partie du jury.

26 *Fleurs de Noël, poésies*, 1886, Rouen, imp. E. Cagniard, p. 146.

27 De la correspondance de Mgr Prudent, seules deux lettres sont conservées aux Archives diocésaines (non cotées), adressées aux sœurs dont il avait charge d'âmes : l'une écrite de Néris (importante ville thermale de l'Allier, proche de Montluçon, depuis 1821), lors d'un long voyage à travers divers lieux de pèlerinage en France, datée du 28 août 1888 (fête de saint Augustin), l'autre pour les vœux de l'année 1891.

28 Voir *Dictionnaire historique des saints*, dir. John Coulson, S.E.D.E., 1964 (*op.cit.*).

29 *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, dir. M.-N. Bouillet, Paris, Librairie Hachette et Cie, 12e éd., 1874.

30 *Saint Philippe de Néri, panégyrique prononcé dans la chapelle de l'oratoire Saint-Joseph à Rouen, le 17 juin 1892*, E. Fleury, 1892, et *Saint Philippe Néri, sa personne, son esprit, sa descendance, panégyrique prononcé au monastère de Saint-Joseph, le 28 juin 1831*, Rouen, imp. A. Lainé, 1931.

31 *Pipo Buono (Saint Philippe de Néri enfant)*, Rouen, imprimerie Cagniard, Léon Gy succ., s. d.). Édouard Montier (nom de plume : Edward Montier), né à Bolbec le 3 janvier 1870, mort au Havre le 29 août 1954, écrivain et poète, directeur du Patronage des Philippins jusqu'en 1927, membre et président (1911) de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Après des études de droit, il s'inscrit en tant qu'avocat au barreau de Rouen, entre 1893 et 1915, puis devient enseignant à l'institution Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle. Catholique de gauche, proche du mouvement « Le Sillon » de Marc Sangnier, il fut la cible d'attaques de l'Action française en raison de son pacifisme, pendant l'entre-deux-guerres.

32 *Spirite, nouvelle fantastique*, Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1866.

33 Les Metellus sont une *« branche de l'illustre famille plébéienne des Cæcilius, [qui] fournit un grand nombre de personnages illustres de l'ancienne Rome »* (*cf. Dictionnaire général de biographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne comparée* […], dir. Ch. Dezobry et Th. Bachelet, 12e éd. revue par E. Darsy, Paris, Librairie Delagrave, 2e partie, 1888).